Zeitschrift: Vox Romanica

Herausgeber: Collegium Romanicum Helvetiorum

Band: 11 (1950)

Artikel: Du changement de genre comme moyen d'indiquer une relation de grandeur dans les langues romanes

Autor: Hasselrot, Bengt

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-12765

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Du changement de genre comme moyen d'indiquer une relation de grandeur dans les langues romanes

Sous le titre qu'on lit ci-dessus, j'avais publié une communication faite en 1944 à la *Société de linguistique d'Upsal*[1]. M. Dauzat a signalé mon étude dans *Le français moderne 16*, 1948, p. 76, surtout, semble-t-il, pour me contredire sur un point de détail, la teneur de la note 7 de la page 121 de mon article, où j'avais en effet critiqué une assertion à mon avis erronée de M. Dauzat. Le point controversé ne concerne pas un problème central; à vrai dire, il ne s'agit pas du tout d'un problème mais d'une simple constatation de fait. Néanmoins, il m'a paru que je devais me justifier du soupçon d'avoir contredit à la légère un collègue. Ce plaidoyer me permettra en outre d'élargir quelque peu le débat en discutant brièvement de quelques récents ouvrages où il est question du féminin augmentatif et de produire de nouveaux matériaux.

Voici ce que M. Dauzat avait écrit (*Le français moderne 5*, 1937, p. 205) et réimprimé textuellement (*Etudes de linguistique française*, 1946, p. 51): «Je signalerai enfin, bien que le phénomène n'ait été relevé à ma connaissance que dans les dialectes, une curieuse spécialisation de genre dans des couples inanimés: *culher-culhèro*, *pairol* – *pairolo*, *toupi(n)* – *toupino* en provençal, auvergnat, etc.: les masculins désignant tous un objet plus grand (grande cuiller [à pot], grand chaudron, grand pot), les féminins un objet plus petit de même type[2].» Il me semble que ce texte dit

---

[1] *Sprakvetenskapliga Sällskapets i Uppsala Förhandlingar*, 1943–1945, p. 107–125.

[2] M. Dauzat remarque que j'ai omis de mentionner son quatrième couple, *radeaux-radelles*. En 1944, je n'avais pas pu contrôler cet exemple et pouvais soupçonner que M. D. ici aussi avait été vic-

sans ambiguïté quelque chose qui ne cadre pas avec la réalité. Quiconque examine attentivement les dictionnaires provençaux remarque en effet un phénomène dont l'équivalent a été observé dans les domaines italien et espagnol, à savoir que, dans les couples qui nous occupent, c'est généralement le féminin qui a une valeur augmentative. M. Jaberg l'a bien vu dans sa *Sprachgeographie* de 1908 (à propos de *pairol-pairola* justement), M. von Wartburg a accumulé des observations de ce genre dans le *Butlleti de dialectologia catalana 9*, 1921 (voir maintenant, du même auteur, *Problèmes et méthodes de la linguistique*, p. 66–67) et Mlle R. Toole, *Wortgeschichtliche Studien: toupin und bronze* (*BBRP* III: *4*, 1934) a encore notablement enrichi ce dossier. C'est pourquoi j'ai écrit, dans la note incriminée, que M. Dauzat s'était trompé complètement, le rapport entre les trois couples étant l'inverse de ce qu'il avait indiqué[1]. M. Dauzat me réplique maintenant: «c'est lui [donc B. H.] qui «se trompe complètement», en ne donnant, à l'appui de sa contradiction, aucune référence dialectale.»

Si, dans mon article, j'avais été, peut-être, économe d'exemples (il y en a pourtant beaucoup), c'est que je jugeais l'existence du féminin augmentatif comme un fait acquis et trop banal pour y insister outre mesure. Mon ambition était de recueillir des cas où le masculin était augmentatif, fait plus rare et passé presque inaperçu, et surtout plus intéressant, parce qu'il semblait témoigner, selon une théorie que j'avais faite mienne, de la persistance d'une sorte de conception mythique de la nature, celle-là même qui, dans les langues qui connaissent le genre grammatical, paraît avoir déterminé la répartition entre masculin et féminin (et neutre). Même ici, je serai aussi bref que possible et me limiterai aux trois exemples-type de M. Dauzat.

time d'une erreur. C'est bien à regret que j'avais renoncé à faire état de l'exemple puisque mon attention se concentrait surtout sur ces masculins augmentatifs. Vérification faite à la première occasion, j'ai pu constater que ma prudence, en ce qui concerne ce point particulier, avait été exagérée.

[1] J'avais ajouté que l'erreur était sans doute due au fait que le patois de Vinzelles, si familier à M. Dauzat, montre une prédilection marquée pour le masculin augmentatif.

1° *culher-culhèro*. Ici il suffit de se reporter au *FEW* II, 829, où M. von Wartburg nous apprend que l'opposition entre masculin et féminin a été utilisée, dans la France méridionale, dans ce sens que le féminin devient augmentatif ('grosse cuiller'. 'louche'). Seul fait exception un petit coin de la Gascogne (Vallées d'Aran et d'Aure), où ce rapport a été interverti.

2° *pairol – pairola*. Si nous comparons, dans l'*ALF*, les cartes 255 *chaudière* et 1784 *chaudron*, nous voyons une opposition presque générale entre *pairol* 'chaudron' et *pairola* (parfois *grand pairol*) 'chaudière'. Aucun cas où le masculin soit augmentatif.

3° *toupi(n) – toupino*. Mlle Toole fournit des renseignements abondants; presque partout, le féminin désigne un grand pot, un grand vase, le masculin un récipient de capacité nettement inférieure. Dans quelques cas, le rapport de grandeur est indéterminé mais jamais le féminin n'est donné comme diminutif par rapport au masculin.

Voilà pour les sources les plus facilement accessibles. Il est vrai que j'ai trouvé et produit des exemples (et non seulement de Vinzelles) de *pairola* et de *toupino* diminutifs, mais ce sont là des cas isolés, exactement comme pour *culhèro* 'petite cuiller'; les cas où le féminin est diminutif dans ces trois couples ne forment, même en admettant qu'ils puissent être multipliés, qu'une petite minorité. Et c'est pourquoi je me vois dans l'impossibilité de retirer quoi que ce soit, pour le fond, et j'ose croire que M. Dauzat, si l'occasion s'en présente, ne manquera pas de modifier le paragraphe qui a donné lieu à cette discussion. Pour la forme, je regrette d'avoir usé d'une formule qui a paru blessante, ce qui était, je l'affirme, bien contraire à mes intentions. Puisque je l'avais déjà devancé dans cette voie, il va de soi que je n'avais pas douté que M. Dauzat, le cas échéant, eût pu étayer ses trois exemples-type de références dialectales concrètes (comme, en effet, il l'a fait depuis). Mais s'il fallait faire une généralisation pour le domaine occitan, ce serait dans le sens contraire de ce qu'a fait M. Dauzat. Si mon article était à refaire aujourd'hui, je dirais simplement que M. Dauzat s'est mépris sur l'état actuel des faits: c'est là ce qui importe. M. Dauzat estime aussi que j'aurais dû mieux rechercher s'il n'y a pas, dans les faits mentionnés, une

répartition géographique, si telle région n'envisage pas l'objet «mâle» comme plus grand, telle autre l'objet «femelle». Je n'aurais pas mieux demandé, en effet, que d'établir une telle répartition rigoureuse, mais je crois être allé aussi loin dans ce sens que les matériaux à ma disposition l'autorisaient. J'ai dit que le féminin augmentatif dominait nettement dans la péninsule ibérique, surtout en Catalogne, dans la plus grande partie du domaine occitan et en Italie et j'ai souligné que le masculin augmentatif était moins rare qu'ailleurs dans le Haut-Aragon et surtout en Auvergne et en franco-provençal. Mais nulle part, sauf peut-être en Catalogne, aucun des deux types ne prévaut au point d'avoir éliminé l'autre. Qu'on me permette d'en citer quelques preuves supplémentaires, puisque tous les exemples que j'ai avancés n'ont pas emporté la conviction: Aurillacois[1] *lu peyrow* 'grand chaudron de cuivre' – *lo peyrolo* 'chaudron', mais *lu tupi* 'pot' – *lo tupino* 'grand pot', *lu kütè* 'cuiller' – *lo kütèro* 'louche', *jilét* 'gilet' – *giléto* 'gilet à manches'[2]. Chavanat[3] *qire* 'tiroir' – *qireto* 'petit tiroir' mais *sôutoréôu* 'sauterelle' – *sôutorèlo* 'grosse sauterelle verte'. Même dans des fiefs du féminin augmentatif tels que le Bas-Limousin et l'Aveyron on peut dénicher *sac* – *satso* 'sac dont on se sert dans le ménage' (Béronie) et *desc* 'grande corbeille pour la vendange' – *desco* 'corbeille, panier sans anse' (Vayssier)[4]. Ruffieu-en-Valromey (Ahlborn) *baró* 'petite charrette à claire-voie pour rentrer le foin' – *baróta* 'brouette' – *gâłó* 'flaque d'eau' – *gâłóta* 'soupe qui contient trop d'eau' – *gole* 'trou' – *goleta* 'trou de souris', où le masculin paraît plutôt augmentatif, mais *bef* 'coup de vent' – *befa* 'rafale de vent avec neige'. Ollon (Vaud) *pəlawé* 'papillon' – *pəlavœla* 'coccinelle', mais *noyè* 'noyer' – *noyire* 'grand noyer'. *Nucariu* et *nucaria* coexistent fort souvent en franco-provençal. Le même rapport de grandeur existant entre ces deux variantes

---

[1] J. Lhermet, *Contrib. à la lexicol. du dialecte aurillacois*, 1931.

[2] Cf. P. T. Alfonsi, *Il dialetto corso nella parlata balanina*, Livourne, 1932, *ghilèccu* 'gilet' – *ghilècca* 'jaquette, veste'.

[3] L. Queyrat, *Contrib. à l'étude du parler de la Creuse*, II, 1930.

[4] Je m'en voudrais de ne pas citer, d'après *Lou Tresor dóu Felibrige*, *panet* 'petit pain, pain en style enfantin' – *paneto* 'pain de boulanger, petit pain' et, dans le Diois, 'gros pain de 8 ou 10 livres'.

que nous avons constaté à Ollon vaut aussi pour Montreux, mais si l'on monte à Blonay, à quelques kilomètres de là, on le trouve renversé. Les mêmes hésitations pour ce couple s'observent en Savoie (v. Constantin et Désormaux). On pourrait très bien établir une carte sur cette base, mais elle ne permettrait pas de préjuger grand'chose sur le rapport existant entre d'autres couples de masculins et féminins.

Pour les langues romanes en dehors de France, je peux également donner quelques suppléments d'information. En Espagne, suivant les localités, c'est tantôt *cantaro*, tantôt *cantara* qui désigne le plus grand récipient[1]. A côté de sept exemples du féminin augmentatif dans le *bable* de Cabranes[2] (*fabona* 'haba de mayo' – *fabum* '*fabona* de clase pequeña', *rodeta* 'rueda pequeña' – *rodetu* 'rodeta pequeña y sin importancia'), je relève un masculin augmentatif: *espetu* 'qualquier pincho o saliente agudo'. – *espeta* 'espetu pequeño para coser moscancios'. Noter à la Ribera[3] *encino* 'encina joven', *sierro* 'elevación escabrosa del terreno intermedia entre montaña pequeña y colina grande'[4], *gobierna* 'mal gobierno'[5] mais *yerbo* 'hierba alta'. – Je trouve à Crémone: *parola* 'vaso somigliante nella forma al *parol* ma assai più capace', *tenchella* 'una tinca un po più grossetta del *tenchell*' mais *rampina* 'strumento come il *rampeen* ma più piccolo' (Peri). La carte 1489 *paniere* de l'*AIS* est intéressante à étudier: en Piémont (remarquer l'analogie avec le franco-provençal!) le masculin ⌜*kavañ*⌝ est presque partout plus grand que le féminin correspondant; c'est le contraire qui a lieu en Lombardie, tandis qu'en Vénétie et en Frioul

---

[1] J. M. Sarmiento, *Temas gramaticales del español* (*Investigaciones lingüisticas I*, p. 102–104).

[2] Maria Josefa Canellada, *El Bable de Cabranes* (*RFE*, Anejo XXXI, 1944).

[3] Antonio Llorente Maldonado, *Estudio sobre el habla de la Ribera* (*Tesis y estudios salmantinos V*, 1947).

[4] «*Sierro*, es decir, como si fueran una sierra pequeña» (*ibid.*, p. 183).

[5] Inutile d'insister sur le rapport qu'il y a entre les idées péjorative et augmentative, port. *o febre* «toda a febre não intestinal», *a febre* 'febre tifóide ou intestinal' (M. Lino Netto, *A linguagem dos pescadores . . . de Vila do Conde*, *RPF 2*, 122–174).

le masculin et le féminin augmentatifs sont également bien représentés. Un problème curieux est posé par le fait qu'en italien littéraire, à en croire les grands dictionnaires, *camerino* est plus petit que *camerina*, mais *camerone* plus grand que *camerona*. Les mots formés sur ce patron forment une série assez importante. Cette discordance apparente peut être surmontée si l'on admet que le masculin amène chaque fois un renforcement de l'idée de diminutivité ou d'augmentativité contenue dans le suffixe, 'très petit', 'très grand'. Même les dialectes semblent assez bien se conformer à ce principe (cf. pourtant le couple *rampeen-rampina* à Crémone): *zgurbiŋ* 'panier plus petit que *zgurbina* (*AIS* 1489, point 275) et à Bormio *fašiŋ* 'fascio di rami corti – *fašiŋa* 'fascio di rami lunghi' (Longa). Et, chose remarquable, les Grisons connaissent un procédé tout semblable où *-one*, *-inu*, se substituant à *-ona*, *-ina*, conférant au mot suffixé une idée de grandeur ou de petitesse excessives. Je dois à l'extrême obligeance de M. Schorta les exemples suivants: *vachun* 'vache trop grosse, qui, à cause de sa taille démesurée, perd de sa valeur'; *corduna* 'corde longue et grosse' – *cordun* 'corde trop grosse pour un usage donné'; *duonnina* 'femme spécialement petite' – *duonnin* 'femme ridiculement petite', *chesina* 'maisonnette' – *chesin* 'maisonnette, avec idée dépréciative'. – A part cela, tous les dialectes romanches des Grisons connaissent bien le féminin augmentatif: *caplut* 'kleine Kapelle' – *caplutta* 'Kapelle' (Vieli); Surmeir[1] *čič*, *šeč* 'Blumenstock' – *čičə*, *šečα* 'Baumstrunk'; ladin *tun* 'ton' – *tuna* 'bruit, rumeur' (Velleman), *čαné* 'petit peloton' – *čαnela* 'peloton' (Zuoz, *AIS*, carte 1509, point 28). Je trouve, chez Velleman, au moins un masculin augmentatif: *chaschöl* 'fromage' – *chaschoula* 'petit fromage'.

Grâce à un excellent ouvrage de M. Th. Elwert[2], je suis enfin en

---

[1] Mena Grisch, *Die Mundart von Surmeir*, Zurich 1932 (*RH 12*, 99).

[2] *Die Mundart des Fassa-Tals*, 1943 (*WS*, *Neue Folge*, *Beih. 2*, § 321). Je voudrais reprocher à M. E. d'avoir expliqué tous ses exemples selon la recette adoptée par son maître, M. Rohlfs, dans l'article bien connu *Phallische Vergleiche bei technischen Ausdrücken* (*ASNS 146*, 126 ss.). La méthode est fructueuse et je l'ai appliquée moi-même à propos de *corchete* 'agraphe' – *corcheta* 'porte d'agra-

mesure de combler une lacune dans ma documentation sur le ladin central: *ro* 'kleines Mühlrad aus Eisen' – *roda* 'großes Mühlrad aus Holz'; *pelter* 'Zinnteller' – *peltra* 'große Zinnschüssel', etc.

Si j'ai gardé le français et les dialectes français proprement dits pour la fin, c'est pour constater que (et c'est le cas ou jamais de dire qu'une fois n'est pas coutume!) ce domaine, pour la question qui nous concerne, a été moins étudié que tous les autres de la Romania. Il semble bien qu'autrefois le féminin augmentatif y a joué un rôle moins effacé que maintenant. On pourrait joindre éventuellement, à la page 110 de l'article critiqué par M. Dauzat, *cor* – *corne* et je renvoie en outre aux articles *bosk* et *brogilos* du *FEW*. Il est aussi infiniment probable que dans les nombreux dérivés, surtout toponymiques, en *-etu* et en *-eta*, ce dernier avait une valeur augmentative. Mais comment le prouver? Qu'il y ait eu aussi une place pour le masculin augmentatif pourrait résulter du couple *jalois* 'mesure de grains, 5 boisseaux de Paris = 65 l.'. – *jalaie* '14 l.'. Mais il faudrait arriver à démontrer que *jalois-jalaie* ont coexisté simultanément au même endroit. En tout cas, selon ma façon de voir, le peu de rendement que le français a tiré de l'opposition entre masculin et féminin pour indiquer un rapport de grandeur, peut résulter entre autres de ce que le masculin augmentatif et le féminin augmentatif s'équilibraient à peu près et se nuisaient ainsi mutuellement au point de s'entre-tuer. – Voici enfin quelques couples français qui rentrent dans le présent cadre: Sologne[1] *pote* f. 'grand pot de grès où l'on met saler du porc'; Bourbonnais[2] *pote* f. 'grand pot de métal'; Gondecourt[3] *rodloa* m. 'rouleau à pâtisserie' – *rodloar* f. 'rouleau pour les champs'; Jersey[4] *crasset* 'lampe composée de deux vases avec bec en fer' – *crassette* 'le vase à l'intérieur contenant l'huile et la

phe' (p. 115 de mon premier article) mais j'ai aussi indiqué les réserves qui s'imposent.

[1] HUBERT-FILLAY et RUITTON-DAGET, *Gloss. du pays de Sologne*, 1932.

[2] F. BRUNET, *Vocabulaire bourbonnais. Le parler de Franchesse*, 1937. Cf., dans le *bable* de Cabranes, *pota* 'mas baja y mas ancha que el pote'.

[3] E. COCHET, *Le patois de Gondecourt (Nord)*, 1932.

[4] Société Jersiaise: *Gloss. du patois jersiais*, 1924.

mèche'; Canada[1] *clapet* 'petite hache (sorte de poisson)' – *clapette* 'hache', mais *billot* 'bille' – *billotte* 'petite bille' où le masculin est augmentatif. Il en est de même à Saint-Dié[2] pour *beurchatte* f. = petit *beurchot* 'goulot par lequel coule l'eau d'une fontaine'.

Puisque j'en suis aux additions, je citerai encore quelques ouvrages où il est question de plantes et arbres d'espèces voisines et d'aspect semblable et qu'on distingue en leur adjoignant les qualificatifs *mâle* et *femelle*. En grec ancien, le cas était fréquent[3], et la plante mâle était naturellement plus robuste, plus grande que la plante qualifiée de femelle. En bons adeptes des Grecs, les Arabes ont suivi cet usage[4]. Cf. encore, à Cuba, *ayúa macho* 'Fagara marinicensis' – *ayúa hembra* 'Xanthoxylum juglandifolium' (plus petit, de bois plus tendre)[5]. En France, au lieu d'ajouter ainsi *femelle*[6], ce qui se produit d'ailleurs souvent, on peut aussi, dans les patois, féminiser un nom d'arbre masculin. Nous l'avons vu pour *nucariu*. A Lallé, on a ainsi *pibou* 'peuplier' – *piboula* 'tremble' (moins élancé), en Touraine[7] *hurmeau* 'ormeau' à *hurmelle* 'variété d'ormeau' (laquelle?), etc.

Tout ceci a une certaine importance pour corroborer mon opinion que le masculin augmentatif doit son origine à un rapprochement entre genre et sexe, à une comparaison toute naturelle et spontanée entre le règne inanimé et la relation de grandeur et de force qui existe entre mâle et femelle dans la plupart des espèces animales qui intéressent l'homme et 'surtout, entre l'homme et la

---

[1] *Gloss. du parler français du Canada*, 1930.

[2] MATHIS, *Lexique du patois de la Haute-Meurthe*, 1932.

[3] R. STRÖMBERG, *Griechische Pflanzennamen* (*Göteborgs Högskolas Arsskrift 46*, 1940: 1, p. 34–35).

[4] *Tuhfat Al-Ahab*, Publ. *Inst. Hautes Etudes marocaines*, XXIV, 1937, p. 15.

[5] C. SUÁREZ, *Vocabolario cubano*, 1921.

[6] W. GERIG, *Die Terminologie der Hanf- und Flachskultur in den frankoprovenzalischen Mundarten* (*WS Beiheft 1*, 1913), p. 30 ss.

[7] J. ROUGE, *Le parler tourangeau*, 1932. – Balzac, que je cite d'après Sainéan, raconte que le billet de mille francs s'appelle en argot *fafiot mâle*, le billet de 500 francs *fafiot femelle*. Je relègue cet exemple intéressant en note parce que Balzac, aussi en fait d'argot, a fait preuve d'une imagination débordante.

femme eux-mêmes. En ce qui concerne le féminin augmentatif, je suis prêt à concéder que, pour ce qui est des récipients, il peut aussi reposer sur une comparaison entre le corps des humains des deux sexes. Mais j'adopte en somme la théorie courante, à savoir qu'il dérive d'un ancien pluriel neutre de valeur collective.

M. Spitzer, dans un article[1] qui ne m'est parvenu qu'à la fin de la dernière guerre, est allé beaucoup plus loin que moi. Il ne s'occupe que du féminin augmentatif qu'il considère comme issu non pas ou, du moins, non seulement d'un ancien collectif mais comme dû surtout au sentiment de l'homme que la femme constitue pour lui quelque chose de vague, d'indéterminé, d'immense et qu'il se perd dans son sein, qu'il se sent absorbé par elle. Je crois qu'il n'est pas nécessaire d'être un «positiviste» à tous crins pour être intéressé par cette théorie, impressionné par la dialectique de M. Spitzer, étonné de la richesse de sa documentation, amusé et peut-être charmé par son esprit, tout ce que l'on voudra, mais non entièrement convaincu. Le débat reste ouvert: M. Spitzer annonce la parution prochaine d'un ouvrage de M. Ángel Rosenblat sur le genre grammatical en espagnol. Je forme le vœu que ce livre fasse encore faire des progrès à la question qui nous occupe; il importe pour cela de ne pas négliger le masculin augmentatif.

Je signalerai ensuite la thèse zuricoise de M. Orion Bernhard sur les suffixes catalans[2]. Comme on pouvait s'y attendre, l'auteur a pu réunir un nombre impressionnant de féminins avec valeur augmentative. M. B. est sceptique quant au rôle qu'ont pu tenir les *pluralia tantum*, plutôt rares, pour la genèse d'un phénomène aussi fréquent. Il insiste sur le fait que les animaux de sexe féminin, s'ils sont généralement plus petits que leurs mâles, ont d'habitude plus de valeur pour l'homme, ce qui pouvait fournir la base d'un féminin augmentatif. M. B. incline plutôt à considérer la finale *-a* comme un véritable suffixe augmentatif, favorisé par la valeur augmentative que peut prendre le son *a* (par opposition à *i*). La chose est bien connue[3], mais l'auteur va trop loin quand il

[1] *Feminización del neutro* (*Revista de Filología Hispánica 3*, 1941, p. 339–371).

[2] *La formación de nombres por sufijos*, 1943.

[3] Dans cet ordre d'idées, je m'en voudrais de ne pas citer un cas

prétend que le son *a* n'entre pas dans la formation de suffixes diminutifs: il oublie *-attus* qui pourtant est répandu dans tout le domaine roman. M. B. rappelle encore que le romanche possède toujours de nombreux collectifs en *-a* dont la nuance augmentative n'est pas perceptible. C'est exact, mais qu'est-ce qui prouve qu'ils n'aient pas permis l'essor de tous les augmentatifs féminins dans le domaine rhétique dont j'ai donné des échantillons dans mes deux articles consacrés à ce sujet? En somme, M. B. expose ses vues avec une certaine hésitation et pas mal de réticences, et je ne considère pas la théorie de M. W. von Wartburg comme ébranlée par son argumentation.

Enfin, il a paru dernièrement un article, par H. et R. Kahane, *The Augmentative Feminine in the Romance Languages*[1]. Mme Kahane n'est autre que Mlle Toole, auteur de la thèse déjà mentionnée et dans l'article nous reconnaissons aisément le même esprit que dans la thèse. La richesse des matériaux commande le respect[2] et la façon dont les faits sont classés tour à tour géographiquement, chronologiquement, selon leur signification, etc. est digne de tout éloge. Mais visiblement les auteurs ont mis plus de zèle à réunir (et à étendre) la documentation de leurs prédécesseurs qu'à examiner sérieusement leurs idées. Ainsi M. Bernhard est donné comme un partisan de M. von Wartburg, alors que nous venons de voir qu'il répugne à accepter l'explication par un ancien collectif. Et il est dit ailleurs que j'adopte les idées de M. Kuhn,

---

vraiment curieux trouvé dans le célèbre livre de Jean Leger, *Histoire générale des églises évangéliques de Piémont ou vaudoises*, I, Leyde 1666. Dans son introduction géographique et économique, Leger mentionne, le plus sérieusement du monde, l'existence dans ses vallées de *jumerres*. Il existerait de ces bêtes, doublement chimériques, deux variétés, les *bafs*, produits du croisement du taureau et de la «cavale», et les *bifs*, plus petits, issus d'un taureau et d'une ânesse. Deux illustrations nous permettent d'admirer la silhouette de ces animaux!

[1] *Romance Philology* II, 1948–1949, p. 135–175.

[2] Que la documentation ne soit pas exhaustive, et qu'elle ne puisse jamais le devenir, ressort du fait que les matériaux reproduits ci-dessus sont presque tous inconnus aux Kahane, et qu'il ne paraît pas de dictionnaire roman qui ne fournisse une poignée d'exemples nouveaux.

quand au contraire je m'oppose à lui en accordant la priorité chronologique au féminin augmentatif. Et je suis surpris de m'entendre dire (p. 168) que je tends à construire les faits selon mon idée préconçue plutôt que d'adapter ma théorie aux matériaux à ma disposition. Il me semble que c'est là, après le mensonge et le plagiat, l'accusation la plus grave qu'on puisse adresser à un collègue[1]. Mon interprétation grammaticale du féminin augmentatif (comme dérivant, en tout cas principalement, d'un neutre pluriel devenu un féminin collectif; type *pré – prée*, ⌜*prado – prada*⌝, etc.) et psychologique du masculin augmentatif (comme dû à une comparaison entre le règne inanimé, envisagé sous un angle animiste ou mythique, et la relation de force et de grandeur existant normalement entre homme et femme, mâle et femelle) est expédiée avec le commentaire 'odd compromise'. Mettons que cette qualification soit justifiée. En tout cas ce «drôle de compromis» m'aura valu les critiques concertées de «positivistes» et d'«idéalistes». Mais comment les Kahane veulent-ils me convaincre, moi et ceux qui m'auront éventuellement suivi, quand ils laissent complètement de côté toute mon argumentation? Pour moi, l'animisme en question peut être de tous les temps et il est toujours latent. Il s'est peut-être manifesté d'abord dans des domaines qui peuvent être considérés comme intermédiaires entre les règnes animé et inanimé. Ainsi les cours d'eau, les plantes, les arbres. J'ai allégué des couples tels que *Auzonnet* (affluent de la rivière Auzon) avec son sous-affluent l'*Auzonnette*. Et le pied femelle du chanvre, parce que plus grand que le pied mâle, se

[1] Je me suis attiré cette accusation à cause de mon interprétation psychologique du masculin augmentatif. Cette interprétation est approuvée par M. Dauzat, mais lui, par une ironie du sort, m'écrit (16. 7. 48): «Vous êtes parti d'une idée à priori: le féminin *doit toujours* être augmentatif.» En somme, M. Dauzat et les Kahane sont d'accord pour idée à priori, mais lui croit que je voudrais que le féminin soit toujours augmentatif, eux le masculin. Il me semble que cette contradiction peut me dispenser d'une longue apologie. Je ne veux rien du tout. Je n'ai formé aucune théorie définitive avant d'avoir réuni des matériaux en compulsant quelques centaines de dictionnaires, atlas linguistiques, chartes, etc. contenant quelques millions de mots.

nomme très généralement *makle*, etc. < MASCULU[1]. Je ne fatiguerai plus le lecteur avec une énumération de tous les noms d'arbres où un individu jeune ou chétif ou une variété plus petite est baptisé «femelle» ou formé par la féminisation du nom d'un arbre semblable mais plus élancé. Le procédé pouvait vite s'étendre à d'autres domaines. Le petit fait que voici me semble significatif: Le témoin de Fassa de M. Elwert[2], après avoir nommé *la čatsa* 'Siebkelle', *el čats* 'große Schöpfkelle' et *el čatset* 'kleine Schöpfkelle', ajoute spontanément: «Ils forment une famille.» Et qui ne connaît des devinettes populaires du genre de celle où la marmite et les pieds de la marmite sont comparés à une mère et ses enfants pendus à elle? Est-ce que la mentalité dont ces faits nous laissent entrevoir quelque chose serait incapable d'avoir des répercussions comme par exemple masculin augmentatif sur des langues qui connaissent le genre grammatical et où les liens qui associent genre et sexe, sexe et genre sont innombrables, chose que les Kahane ne peuvent pas ignorer. Même, et surtout, dans la langue la plus relevée (je cite maintenant Bally) le genre personnifie les abstraits comme des entités mâles ou femelles»: *les effets sont mâles, les paroles sont femelles*; *l'opinion, reine du monde*; *nécessité mère d'inventions*, etc.

L'idée des Kahane est que le masculin augmentatif de même que le féminin augmentatif (au moins dans la majorité des cas) se laissent ramener à un principe unique, à savoir la fonction différentielle («discriminative») du «suffixe» *-a: prata* n'était pas seulement plus grand que *pratu* mais aussi différent de *pratu*. L'opposition masculin-féminin servirait en général seulement à dénommer des objets très semblables mais non identiques et c'est le hasard seul qui aurait fait en sorte que le féminin nous paraisse tantôt légèrement augmentatif, tantôt imperceptiblement diminutif. J'ai déjà dans mon premier article pris position à l'égard de cette théorie, qui se trouvait *in nuce* dans la thèse de Mlle Toole. On se rappellera que, selon ma pensée, le féminin augmentatif dominait d'abord; cependant, sous la poussée du masculin

---

[1] Cf. roumain *mare* 'grand' < *mas, mare*.
[2] *Op. cit.* § 321, 3.

augmentatif, beaucoup de dialectes durent renoncer à utiliser l'opposition masculin-féminin pour indiquer un rapport de grandeur. Des masculins et des féminins augmentatifs subsistent à l'état de „reliques", mais en général c'est seulement dans une fonction différentielle que l'ancienne opposition survit. J'estime que ce point de vue peut être corroboré par plusieurs considérations. Est-ce que l'opposition féminin-masculin indiquant un rapport de grandeur n'a pas eu à peu près le même sort que beaucoup de suffixes diminutifs, qui, lorsqu'ils ont perdu leur vitalité, en partie ou complètement, confèrent aux mots qu'ils modifient un sens qui est parfois diminutif mais surtout différentiel par rapport au mot simple? Il est certain que le suffixe *-ottu* était au début diminutif en Italie comme en France (*aquilotto*). Mais (peut-être par analogie avec *-one*) *-ottu*, tout en restant diminutif en Piémont, est devenu nettement augmentatif en Lombardie et dans beaucoup d'autres provinces italiennes. Nous constatons alors, notamment dans les zones de contact entre *-otto* diminutif et *-otto* augmentatif que les mots se terminant en *-otto* se nuancent seulement d'affectivité ou peuvent rester tout à fait incolores.

Finalement, il n'est pas absolument juste de dire comme le font M. et Mme Kahane que la différence de grandeur entre le couple masculin-féminin soit toujours minime. Le changement de genre peut marquer l'augmentativité ou la diminutivité avec beaucoup plus de vigueur que les suffixes qui ont d'ordinaire une de ces deux fonctions: à Ollon la *boséta* est 5 à 10 fois plus grande que le *bosé*; en Provence, même *la toupineto* est plus grande que le *toupi* (*TDF*) et, inversement, au point 328 de l'*AIS*, *mastelut* (*-ut* est ici le suffixe diminutif par excellence) est plus grand que *mastela* (cf. les cartes 1523 *il mastello da bucato* 'cuve à lessive', et 1524 *il mastello piccolo* 'cuveau à lessive').

Copenhague *Bengt Hasselrot*